

S E R M O N VIII.

LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Faites ceci en mémoire de moi. 1 Corinth. xi. 24.

DANS un discours précédent sur ces mêmes paroles, j'ai cherché à réfuter les divers prétextes qu'on met en avant pour se dispenser de célébrer la mémoire de la mort de Jésus-Christ. Je veux aujourd'hui essayer de combattre une autre faute, également condamnée dans les paroles de mon texte. Ce n'est plus celle dans laquelle tombent les personnes qui ne participent point à la Sainte-Cène, mais celle que commettent les personnes qui n'y participent pas assez souvent. Ce n'est plus contre l'éloignement constant de la table sacrée que je veux m'élever, mais contre le peu d'empressement qu'on met à s'en approcher.

On ne communie jamais : C'est la coupable erreur que j'ai combattue dans mon précédent discours. On ne communie pas aussi souvent qu'on le devrait ;

c'est la funeste négligence que je veux attaquer aujourd'hui.

Le Seigneur, en instituant la Sainte Cène, et en déclarant que tous ses disciples doivent la célébrer en mémoire de lui, n'a point fixé les époques auxquelles elle doit être administrée, et n'a donné aucune instruction sur les intervalles que l'on doit mettre entre les communions. Nous ne trouvons rien de précis à cet égard dans le Nouveau Testament, d'où il faut conclure qu'il n'y a rien de déterminé par la parole de Dieu, sur la fréquence des communions, et par conséquent point de règle générale et munie d'une autorité divine, d'après laquelle on puisse décider combien de fois par an les Chrétiens doivent participer à la Cène du Seigneur ; mais le silence de l'Écriture Sainte sur ce point, prouve seulement que Dieu a jugé convenable de laisser aux Églises chrétiennes la liberté de se déterminer à cet égard, selon leurs besoins et leurs circonstances particulières. Il seroit absurde de supposer qu'elles pussent se passer d'une règle positive qui fixe les époques de l'administration de l'Eucharistie. L'ordre est nécessaire dans un établissement religieux, comme dans tout autre établissement ; il est important d'ailleurs, pour l'édification des Fidèles, qu'ils sachent d'avance, quand la communion sera célébrée, afin qu'ils puissent s'y préparer convenablement ; il faut enfin, pour qu'elle réponde le mieux

possible à sa destination, que cette cérémonie ne soit ni trop rare, ni trop fréquente. A tous ces égards, il étoit donc indispensable que les Eglises elles-mêmes, réunies en assemblée générale, ou représentées par l'organe de leurs conducteurs spirituels, déterminassent les époques de la célébration de la Cène; aussi dès la Réformation, cela a-t-il toujours été l'un des objets spéciaux de la discipline ecclésiastique. Les réglemens des diverses Eglises chrétiennes à ce sujet ont beaucoup varié. Il paroît que dans l'Eglise primitive la communion se célébroit très fréquemment; on a lieu de croire que les disciples ne se réunissoient guères le jour du Seigneur, sans se réjouir ensemble de leur réconciliation avec Dieu, en participant aux symboles sacrés du corps et du sang de Christ; et leur exemple témoigne en faveur de la fréquente communion. Mais à mesure que le zèle s'est refroidi, le besoin de participer à la Sainte-Cène a été moins senti, et il n'y a maintenant, dans toute la Chrétienté, qu'un très petit nombre de communautés religieuses qui suivent, par une participation hebdomadaire à l'Eucharistie, l'exemple de l'Eglise primitive. Chacun sait que dans l'Eglise nationale de ce païs, la Sainte-Cène se célèbre tous les mois; il en a été de même dans notre Eglise, depuis sa fondation jusqu'à une époque assez récente. Il n'y a pas très longtems que les conducteurs de ce troupeau jugèrent bon de renoncer à l'ancien usage des Chrétiens réfugiés et de limiter le nombre des communions à quatre par année. Je

ne m'arrêterai pas à discuter la question de savoir s'ils eurent tort, ou s'ils eurent raison ; quoiqu'il en soit, la règle de notre Eglise, sur ce point, est maintenant semblable à celle des Eglises réformées du continent.

Mais bien que la communion ne se célèbre parmi nous que quatre fois par an, deux Dimanches de suite, pour la convenance de ceux que les circonstances empêchent de profiter de la première invitation à la table sacrée, il est des personnes qui ne s'en approchent qu'une ou deux fois par an. C'est un fait incontestable. On diroit que l'on considère la communion de Pâques comme la grande fête des expiations. On se regarderoit comme coupable, si l'on ne participoit jamais à la Sainte-Cène ; on n'oseroit désobéir aussi formellement et avec tant de persévérance, à l'ordre du Seigneur ; mais on ne se fait aucun scrupule, on se fait même une règle qu'on croit bien fondée, de ne pas communier toutes les fois que l'Eglise y invite. On ne fait aucun cas de la discipline ecclésiastique, dont cependant on reconnoit l'autorité si l'on est membre de cette Eglise, et qui décide dans un de ses articles, que la Sainte-Cène sera célébrée quatre fois par an ; et ainsi l'on condamne, en ne la suivant pas, la règle établie parmi nous ; on déclare tacitement, en ne communiant pas aussi fréquemment qu'on y est appelé, que les conducteurs de cette Eglise ont eu tort, quand ils ont ainsi fixé le nombre des communions. Et sous quels prétextes

se dispense-t-on si souvent d'approcher de la table sacrée ? Quelles sont les raisons, qu'en général on allègue, lorsque tout en croyant devoir communier, on communique cependant le moins possible ? C'est ce qu'il importe d'examiner.

Le prétexte qu'on met en avant, pour se dispenser du devoir de la fréquente communion, est un prétexte qui, au premier abord, a quelque chose de plausible. On prétend qu'on craint de se familiariser avec cette sainte cérémonie; et d'affoiblir, en les recevant trop souvent, les impressions religieuses qu'on va chercher à la table sacrée. Voilà l'argument sur lequel on s'appuie pour justifier ce qui dans le fond n'est que de la tiédeur. Il est vrai qu'en général l'habitude peut nuire à l'effet des actes les plus sérieux, en ce qu'elle expose, si l'on n'y prend pas garde, à les faire machinalement et sans attention ; et en ce que des impressions souvent produites, perdent de leur force en perdant de leur nouveauté. Ainsi, par exemple, c'est une vérité de fait et d'expérience, que les hommes appelés par leur état à vivre au milieu de ceux qui souffrent, ne conservent pas toujours cette sensibilité pour les douleurs d'autrui, qui est un des plus beaux restes de l'image de Dieu dans l'homme. Mais je soutiens que la répétition des actes religieux ne peut en faire perdre le fruit que lorsque ces actes sont d'une nature telle, que l'impression qu'ils produisent dépend

uniquement de leur nouveauté, et qu'ils n'ont rien en eux mêmes qui puisse exciter un vif intérêt ; ou bien aussi quand leur répétition est tellement fréquente qu'elle émousse nécessairement les impressions qu'ils sont destinés à produire. Mais en est il ainsi de la Sainte-Cène ? Ne peut-elle exercer d'influence salutaire qu'autant qu'elle est très rare et pour ainsi dire, nouvelle, quand on la célèbre ? N'a-t-elle rien dans sa nature même, pour toucher, pour émouvoir, pour sanctifier ? La Sainte-Cène n'a-t-elle rien en elle-même, qui parle avec assez de force à l'homme intérieur, pour agir toujours sur lui, s'il y est préparé ? N'en sort il pas toujours, pour celui qui s'en approche avec discernement, une voix de repentir et d'amour, d'alarme et de miséricorde, d'exhortation et d'encouragement ? Ne parle-t-elle pas toujours un langage bien propre à trouver le chemin du cœur, si le cœur est convenablement disposé ? Nos péchés que le sacrifice de Christ nous rappelle avec tant de force, qu'il nous présente sous des couleurs si noires, qu'il nous montre comme si odieux aux yeux du Seigneur ; la miséricorde de Dieu dans la rédemption, que la Cène nous fait en quelque sorte *voir comme à l'œil*, et toucher de nos mains ; notre foiblesse et notre corruption, dont l'examen qui la précède est si propre à nous convaincre, et qui nous font si bien sentir le besoin du pardon et des secours qui nous y sont offerts ; toutes ces choses, au lieu de nous faire tomber, comme on le craint, dans une léthargie morale, ne sont elles pas faites pour

réveiller notre conscience assoupie, pour agir sur notre cœur, pour exciter nos craintes et nos espérances, pour affermir notre foi, pour rendre notre repentir plus profond ? Des intérêts tels que ceux que la Sainte-Cène nous rappelle, les intérêts de l'éternité, doivent-ils nous paroître moins importants et moins dignes d'attention, parce que nous nous en occupons plus souvent ?

Ah ! sans doute, si l'on veut communier sans réflexion, sans examen de soi-même, sans préparation de cœur ; si la Cène, au lieu de nous trouver disposés à la célébrer, doit tout produire en nous, en frappant nos sens et notre imagination, en émouvant nos cœurs endurcis, en nous tirant pour quelques instans d'un tourbillon de mondanité, il est à craindre qu'en y participant souvent, elle n'ait bientôt plus d'effet sur nous ; non pas à cause de la fréquence de la communion, mais à cause du manque de préparation sérieuse. Mais il est évident que si l'on veut communier sans s'éprouver soi-même, non seulement il ne faut pas communier souvent, mais il ne faut pas communier du tout ; car c'est là vraiment, quelque émotion qu'on puisse d'ailleurs éprouver pendant la cérémonie, *manger et boire sa propre condamnation, ne discernant point le corps du Seigneur.*

Mais il me paroît impossible que cette fête sacrée, célébrée de temps en temps, puisse jamais perdre de son efficace sur ceux qui veulent s'y préparer avec soin. Quoi ! sera-ce quand nous sortirons plus sou-

vent du monde, pour considérer notre misère naturelle, notre rédemption par Jésus-Christ, nos engagements comme Chrétiens, que ces grands objets feront sur nous moins d'impression? La préparation préliminaire, la cérémonie elle-même, qui est si solennelle et si frappante, les secours de l'Esprit Saint qu'on y reçoit; toutes ces choses sont elles donc de nature à faire traiter plus légèrement ce qui concerne le salut et l'éternité? Autant vaudroit dire que plus on prie, plus on lit la parole de Dieu, plus on fréquente les assemblées religieuses, plus aussi l'on doit devenir indifférent sur ses intérêts spirituels; ce qui seroit une absurdité. Il est donc impossible que la Sainte-Cène, convenablement célébrée, soit de nature à affaiblir les sentimens religieux; elle est bien plutôt propre à les ranimer, ensorte que c'est une erreur que de s'abstenir d'y participer de crainte qu'elle ne produise bientôt plus d'effet. Cela est d'autant plus vrai que la communion est loin de se célébrer souvent. L'objection auroit peut-être quelque apparence de fondement si l'on communioit tous les Dimanches; mais elle n'en a point, absolument point, quand on ne communie que quatre fois par an. Pouvez-vous croire de bonne foi, que des impressions qui se succèdent à une si grande distance les unes des autres, tendent nécessairement à s'affaiblir toujours? Et d'ailleurs est-ce pour produire des impressions momentanées que la Sainte Cène a été instituée?

Est-ce un instant d'émotion qu'elle doit exciter ? Et si ce n'est point là son but ; si elle est plutôt destinée à entretenir des sentimens de piété, qui doivent être habituels, en remettant sous nos yeux tout ce qui est propre à les produire en nous et en attirant sur nous la grâce de Dieu, n'est il pas évident qu'on peut communier avec fruit et avec édification, beaucoup plus souvent que nous ne le faisons, bien que ce ne soit peut-être pas avec un égal saisissement de cœur, avec une même frayeur religieuse, ou avec une sensibilité aussi vive que la première fois. Ensorte qu'on s'abuse soi-même, lorsqu'on s'imagine qu'on ne recueillerait pas de la Sainte-Cène les fruits qu'on peut en attendre, si l'on y participoit aussi souvent qu'on y est invité

Au reste, mes frères, si c'est là le prétexte des communions rares, la véritable raison en est plutôt dans les pénibles retours que cette cérémonie fait faire sur soi-même, dans le recueillement auquel elle appelle, dans les réflexions importunes qu'elle excite. On vit habituellement dans un tel oubli de Dieu et du salut, dans une si grande insouciance religieuse, qu'on craint tout ce qui force à sortir, pour quelques instans, de cet étourdissement dans lequel on cherche sa paix et sa tranquillité. Et s'il est vrai qu'au fond c'est là le motif qui éloigne souvent de la Sainte-Cène, une pareille disposition annonce-t-elle que l'on soit

devant Dieu, dans un état bien satisfaisant ? Quand on craint tout ce qui oblige à rentrer en soi-même, est-ce une preuve qu'on se sente en paix avec Dieu et qu'on croie n'avoir pas à redouter ses jugemens ? Cela ne prouve-t-il pas au contraire, qu'en dépit des illusions qu'on se fait et des moyens qu'on emploie pour étouffer la voix de la conscience, on tremble pour son avenir ; et que c'est pour ne pas y penser sérieusement qu'on s'éloigne de cette sainte cérémonie, qui suggère nécessairement des idées pénibles que l'on veut s'épargner. Cela n'indique-t-il pas que l'on sent soi-même qu'on n'est pas réconcilié avec Dieu, qu'on ne vit pas saintement, qu'on n'est pas à l'abri de la colère à venir ? N'est-il pas évident que nous devons juger de l'état spirituel d'un homme qui craint tout ce qui l'appelle à faire un retour sur lui-même, comme nous jugerions de l'état des affaires d'un négociant qui n'oseroit pas examiner ses comptes, et qui, au milieu d'importantes spéculations, ne chercheroit qu'à s'en distraire ? Nous ne croirions pas que sa fortune est dans un état florissant ; nous le considérerions comme un homme qui voit ses richesses et son crédit s'évanouir, et qui, pour se cacher à lui-même ce malheur, se met un bandeau sur les yeux. Et n'est-ce pas aussi l'opinion qu'on est forcé de prendre d'un Chrétien qui montre, par sa répugnance même à communier quand il y est invité, que la communion, loin de vivifier ses espérances, réveille plutôt

ses craintes et lui fait faire sur lui-même un retour pénible.

On ne veut pas communier souvent, de peur, dit-on, de communier avec moins de fruit ; mais cette crainte seule prouve qu'on n'a pas fait encore de communion vraiment bonne ; elle montre que, quelle que soit l'émotion religieuse qu'on a éprouvée à la table sacrée, on a eu le malheur de ne faire encore que des communions qui n'ont pas servi à faire faire des progrès dans la foi et dans la piété. Car comment oser soutenir que si l'on avoit appris, par sa propre expérience, que la communion est pour le Chrétien une source d'amélioration spirituelle, on ne voulut pas puiser à cette source aussi souvent que l'Eglise y appelle. Ce seroit affirmer qu'un malade, après avoir éprouvé les bons effets d'un remède, peut craindre de le continuer ; ce qui n'est guères possible. Et si l'on n'a fait jusqu'à présent que des communions sans fruits de sanctification et sans autre résultat qu'une émotion passagère, dans quel danger ne se trouve-t-on pas ! Le plus grand moyen de perfectionnement religieux a été rendu inutile ! Quelle profanation de la table sacrée, que tant de communions qui n'ont produit d'autre piété que cette piété qui est comme la nuée du matin et comme la rosée de l'aube du jour qui s'en va ! Y-a-t-il donc là de quoi se rassurer, de quoi se persuader qu'on n'a pas besoin d'implorer à la table sacrée la miséri-

corde de son Dieu ? Est-ce là une raison d'attendre, pour s'y présenter, une autre fête qu'on ne verra peut-être jamais ? Parce qu'on n'a point encore profité à salut de la participation à la Cène du Seigneur, parce qu'on a trouvé moyen d'en abuser pendant des années, est-ce une raison de s'en éloigner ? N'en seroit-ce pas une au contraire de s'y préparer avec tant de soin et d'y participer avec tant d'assiduité, qu'on en recueille enfin les heureux fruits dans un changement de cœur et dans une vie nouvelle ?

Et d'ailleurs quelle ingratitude n'y a-t-il pas de la part de ceux qui sont convaincus de la nécessité de participer à la Sainte-Cène, à s'éloigner néanmoins, le plus souvent qu'ils le peuvent, de cette fête de l'âme chrétienne, qui rappelle le plus grand des bienfaits de Dieu ? Si vous aviez un ami terrestre qui vous eût délivré d'un danger temporel, et qui eût donné sa vie pour sauver la vôtre et celle de vos proches, avec quel plaisir, avec quel empressement vous vous joindriez à ceux qui voudroient honorer sa mémoire et lui témoigner leur juste reconnaissance ; les sentimens de votre cœur vous y porteroient, sans qu'il fût besoin de vous en faire un devoir ; et cependant ils ne vous portent pas à saisir chaque occasion de célébrer les louanges, de chercher la grâce, et de bénir la mémoire du Sauveur de vos âmes ! ils ne vous engagent pas à vous réunir à ceux qui sont rassemblés au pied de la croix, pour adorer son infinie charité, dont cette touchante cérémonie parle avec tant de force ! ils vous permettent de

quitter la maison de Dieu avec froideur et avec indifférence, comme si la Sainte-Cène n'étoit rien pour vous; comme si vous n'aviez pas de péchés à pleurer, de pardon à solliciter, de secours à implorer; comme si Christ n'avoit rien fait pour votre âme; comme s'il ne vous avoit pas aimé et ne s'étoit pas livré pour vous; comme s'il y avoit pour vous une autre voie de salut, un autre Sauveur, une autre espérance; ou comme si vous pouviez espérer en Jésus, tout en négligeant de célébrer la mémoire du grand événement qui est pour vous la seule base solide de salut. Une pareille insouciance prouve que vous ne sentez pas votre état de condamnation, que vous ne pleurez pas sur vos péchés, que vous ne voulez pas combattre vos mauvais penchans, que vous n'avez pas cru au Sauveur que Dieu vous a donné, que vous ne l'aimez point, et que par conséquent vous n'avez encore rien à attendre de lui.

Mes frères, si votre conscience vous dit que vous devez vous appliquer mes exhortations, il ne me reste qu'à prier Dieu de les rendre efficaces. Puisse-t-il vous faire réfléchir sur ce qu'il vous faut conclure du peu de penchant que vous éprouvez à participer à la Cène du Seigneur et de la facilité avec laquelle vous vous en éloignez.

Que nul ne s'approche de la sainte table sans *discerner le corps du Seigneur*, ou sans préparation! Il faut être Chrétien sincère pour communier; mais que nul Chrétien sincère, quelque foible que soit

encore sa foi, ne s'éloigne de cet autel de propitiation, de cette source de grâce! Jésus-Christ y appelle les foibles et les malades spirituels par ces touchantes paroles : *venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés et vous trouverez le repos de vos âmes! Amen!*